

LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 22 novembre 1884

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu.—La chasse dans les Montagnes-Rochenses, par Louis et Georges B.—Un nom inscrite au ciel par les anges.—Avis.—Sixième tirage de nos primes : Liste des gagnants.—La Chambre No. 7 (suite), par Raoul de Navery.—La beccuée.—Un conseil par semaine.—Persécution des chrétiens en Chine.—De partout.—Notes d'album.—Récitations en famille : Métagrammes, mots carrés et rébus.—Variétés.—Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : La beccuée.—Le lieutenant-colonel F. Houde, M.P.—L'hon. L. F. R. Masson, lieutenant-gouverneur.—L'hon. Théodore Robitaille, ex lieutenant-gouverneur.—Montréal : L'ancienne église des Sœurs Grises.—Gravure du feuilleton.—Rébus.

ENTRE-NOUS

Le journalisme vient de perdre un des siens. M. Frédéric Houde, ex-rédacteur du *Monde*, est mort. Son nom était synonyme de courage et d'honnêteté.

Depuis plus de dix ans, on s'attendait tous les jours à recevoir la nouvelle de sa mort, et plus d'un étranger, le rencontrant dans la rue, a dit : cet homme n'a plus que trois semaines à vivre. Et pourtant, on le voyait toujours plus faible, plus maigre et plus actif que jamais.

C'est grâce à Houde si le journalisme français est arrivé chez nous au rang qu'il occupe, et c'est le véritable fondateur du journal à bon marché, à grande circulation et à nouvelles.

Il a travaillé, lutté longtemps, il avait contre lui des confrères appartenant au même parti politique, et tout le monde lui disait qu'il ne pouvait réussir, que la place était prise, etc., mais il ne se laissait pas convaincre et savait que le moment était venu de changer la méthode suivie jusqu'alors.

Son raisonnement était juste et a été couronné de succès.

Depuis, plusieurs ont suivi la route qu'il a tracée.

* *

Houde était honnête homme—honnête en tout, comme écrivain, comme homme public et comme homme d'affaires.

Il y a quelques années, au moment où le journal qu'il dirigeait avec tant d'ardeur et de talent se trouvait engagé dans des difficultés financières, on vint le trouver et lui dire :

—Vous êtes embarrassé et ne savez comment faire face aux échéances qui arrivent ; voulez-vous vendre le journal ? Voici les conditions : cinq mille piastres sur table pour vous ; quand aux créanciers, nous nous en chargeons, on les verra et nous leur paierons vingt à vingt-cinq centins par piastre.

L'offre était sérieuse et demandait réflexion.

—Revenez demain, dit Houde, qui était très souffrant.

Cette nuit là fut sans sommeil pour le pauvre malade. Certes, l'offre était tentante ; cinq mille dollars en beaux deniers comptant, plus d'ennuis, plus d'inquiétudes ; il pourrait se retirer à la campagne qu'il aimait, respirer le grand air dont ses faibles poumons avaient tant besoin et vivre heureux, car ses goûts étaient modestes. C'était le repos et le salut qu'on lui offrait au moment où il allait sombrer.

Le lendemain matin, pâle, les yeux cernés, la tête lourde, les jambes faibles, l'œil brillant de fièvre, Houde arriva à son bureau où il trouva la personne qui était venue la veille et revenait chercher une réponse.

Un portefeuille ouvert était sur la table, montrant les cinq billets de mille piastres que l'homme d'affaires avait en l'adresse d'apporter comme moyen de fascination.

—J'ai réfléchi ; emportez tout cela, dit Houde, jamais je ne consentirai à ce que mes créanciers perdent un seul sou.

—Que ! vous refusez ? mais vous êtes pauvre, et d'ailleurs vous savez que tous les jours des hommes d'affaires prennent des arrangements de ce genre. Personne ne saura que nous vous donnons cette somme, ce sera fait de la main à la main.

—Je pense à mes créanciers qui m'ont fait crédit sur ma parole d'honneur ! Je refuse, c'est mon dernier mot.

L'homme sortit, Houde se remit au travail et n'y pensa plus.

* *

Plus tard, après avoir vaincu toutes les difficultés, il vendit son journal et se retira à Louiseville, où il vint de mourir.

Là, au milieu de ceux qu'il aimait, il aurait pu dire adieu aux affaires et ne penser qu'à sa santé qui demandait tant de ménagements ; mais, dans ce corps si débile se trouvait une énergie de fer, et quand il avait à peine la force de marcher, il ne pensait qu'à créer de nouvelles industries et à utiliser les ressources de son pays.

Car c'était un vrai patriote.

Il lança plusieurs affaires et travailla jusqu'au jour où il dut se coucher dans le lit qu'il ne devait plus quitter.

Aujourd'hui, c'est fini ; nous l'avons enterré mardi. Pauvre Houde !

* *

—Le choléra est à...

—Comment ! encore, toujours le choléra ! vous devenez monotone à la fin.

—Comme vous voudrez, mais je crois que le coupable est plutôt le dit choléra, qui est venu se promener à Paris, et s'est installé tout d'abord dans un hôpital, lieu bien choisi, du reste, pour un aussi triste personnage, et de là s'est abattu sur les différents quartiers de la grande cité.

Ne croyez pas pour cela qu'on s'en occupe outre mesure. Paris, l'indéfinissable, le cruel, le bon, le splendide, le grotesque, le ravissant Paris s'amuse, sans souci du danger qui le menace.

De l'avis de tout le monde, le fléau sera ici l'année prochaine, on l'attend, et le comité de l'hygiène serait furieux s'il nous faisait défaut.

Pendant que les différentes puissances redoublent de précautions, savez-vous ce qu'on fait à Montréal ?

C'est à n'y pas croire, mais c'est cependant bien vrai.

L'autre jour, les membres du bureau de salubrité sont venus inviter les représentants des principaux journaux à visiter quelques endroits remarquables par leur saleté. En nous montrant ces taudis infectes, celui qui nous accompagnait, tout fier, semblait dire :

—Hein ! ils parlent de Toulon, de Londres, etc., croyez-vous qu'ils puissent lutter avec nous ; avez-vous jamais vu plus sale que cela ? Nous battons le monde entier."

Cette visite m'a paru signifier : Faites votre testament, car nous sommes tous surs d'y passer au mois de juin prochain.

* *

Par métier, je suis forcé de suivre les procès de la Cour du Banc de la Reine, et vraiment c'est pitié de voir quel supplice on inflige à nos juges et aux citoyens, en leur faisant remplir leurs devoirs dans des cas qui n'en valent vraiment pas la peine.

Le rôle de novembre ne contient pas une cause importante, et j'ai vu juger là des affaires qui étaient plutôt du ressort de la Cour du Recorder que du tribunal criminel.

Pour un vol de onze piastres, on fait entendre vingt-cinq témoins à charge, autant à décharge, l'avocat parle deux heures, l'avocat de la couronne l'imite, le juge résume les débats, les jurés se retirent dans leur chambre de délibération et reviennent quelquefois sans verdict.

Cela a coûté cent piastres au pays, douze petits jurés ont perdu leur journée, trente autres ont été forcés de passer leur temps en Cour en attendant l'affaire suivante, et tout cela pour une affaire de rien, que le premier juge de paix venu aurait jugée en cinq minutes.

C'est la loi qui le veut, dit-on, et vous savez très bien que l'accusé a le droit de choisir le tribunal qui doit le juger.

Je le sais en effet, mais ce que je ne comprends pas, c'est qu'on ne réforme pas cette loi et qu'on ne permette pas aux juges de sessions d'expédier toutes ces petites affaires.

Et le jury, en voilà encore une institution qui a fait son temps et qu'on ferait bien de supprimer !

Mais il y aurait tant à dire sur ce sujet, que je ne désire pas entamer la question.

* *

Les étudiants ne veulent pas porter la toge.

Vous n'y voyez pas grand mal, ni quelles conséquences une aversion de ce genre pour la robe d'avocat peut entraîner. S'ils n'en veulent pas, qu'ils n'en portent pas, et ce sera fini.

On ne raisonne cependant pas ainsi en haut lieu, et il paraît que se refuser de porter ce vêtement incommode n'est rien moins qu'un acte d'insubordination qui entraîne l'expulsion.

C'est ce qui vient de se passer à l'Université Laval.

Il n'y a pas eu précisément expulsion, mais le recteur de l'Université a carrément prévenu les étudiants que ceux qui ne voudraient pas se conformer à tous les articles du règlement, pouvaient se retirer.

Quatorze d'entre eux ont préféré se démettre plutôt que de se soumettre.

Je ne blâme personne, mais, franchement, croyez-vous qu'en ne puis-je étudier son droit sans avoir la toge sur les épaules ?

Ce sont de bien petites querelles.

* *

Je viens de voir, par hasard, un journal illustré chinois.

Inutile de vous dire que je n'ai pas lu le texte, mais le dessin représente les idées aussi bien que les lettres que nous employons, et je vous assure que cette lecture m'a fait saigner le cœur.

Les Français ont été battus à Fou-Tchéou, notre flotte a été détruite, Courbet et tout son état major sont prisonniers.

—Quoi ! dites-vous, battus, quand tous les journaux nous ont annoncé une victoire, quand LE MONDE ILLUSTRÉ a publié des gravures représentant tout le contraire, mais c'est impossible !

Impossible, oui, mais cela n'empêche pas que les Chinois n'arrangent la guerre à leur façon, et que cette gravure n'existe.

Il faut voir avec quel entrain les mandarins entraînent leurs troupes — ils sont très braves, sur le papier, ces Chinois — les navires français sombrent à droite et à gauche, les malheureux petits marins sont culbutés et demandent grâce. Partout c'est un désarroi complet, une fuite, une débâcle, une débâcle.

Les Chinois, par contre, sont énormes, des géants qui pulvérisent les barbares myrmidons, et dans un coin se trouve la tente du général en chef, assis sur un trône, et à ses pieds l'amiral Courbet, à genoux, les mains liées derrière le dos, dans l'attitude parfaite du vaincu prisonnier.

C'est très joli, très réussi, mais ce n'est pas vrai. Voilà comment les Chinois écrivent l'histoire !

* *

Mardi prochain, grande fête de famille, c'est la Sainte-Catherine, patronne des jeunes filles.

Bonne soirée attendue depuis longtemps !

Pourtant, les bonnes vieilles coutumes s'en vont, on pense bien encore un peu à la *tire*, mais on ne la fait plus tous ensemble comme autrefois, c'est fâcheux, car on s'amuse bien.

On s'amuse autrement maintenant, mais s'amuse-t-on aussi bien ? Peut-être, c'est nous qui changeons surtout, et nous attribuons souvent à d'autres ce que nous devrions nous imputer à nous-mêmes.

Cela me rappelle cette charmante anecdote qui dit beaucoup en peu de mots.

Deux bonshommes, retirés des affaires depuis longtemps, se promènent ensemble dans un jardin public ; autour d'eux s'ébattent joyeusement de jolis enfants frais et roses.

L'un des rentiers s'arrête, la main sur sa canne, et dit :

—C'est curieux comme tout change, mon cher, il y a toujours des bébés et des bonnes d'enfants dans cette jolie promenade, mais on ne voit de ces bons petits vieux comme autrefois.

—Mais, mon cher, les vieux, c'est nous maintenant !

Il ne s'était pas aperçu, le brave homme, qu'une génération s'était éteinte depuis qu'il avait vu les premiers petits vieux, et que lui, à son tour, avait vieilli.

LÉON LEDIEU.